

Sans eau

Ce que je dis ?

Que c'est drôle parce qu'hier, le voisin du cinquième m'a demandé si j'avais la cave numéro 15.

Je parlais faire un jogging. Il a dû répéter deux fois la question. Avec les écouteurs enfoncés dans les oreilles, même sans musique, j'avais de la peine à le comprendre surtout que je n'ai pas de cave.

Tant mieux pour vous car il y a une inondation dans la 15.

L'idée de prévenir mes voisins partis en vacances malgré l'interdiction m'a traversé l'esprit, puis je n'y ai plus pensé dès le moment où je me suis mise à courir.

C'est peut-être lié, tu ne crois pas chéri ? L'inondation d'hier, la coupure d'eau de ce matin ?

Je ne comprends rien à ce que tu me racontes !

Et dis donc, pourquoi il n'y a rien qui sort lorsque je tire la chasse ?

C'est bien ce que j'essaye de t'expliquer.

Et comment on va faire pour le café ?

On va le boire chez toi chéri. On prend le pain.

Ah oui, le pain milanais, je me réjouissais. Et tu as quelque chose pour mettre sur le pain ?

Regarde dans le frigo, il y a du Brie.

Et pour toi ?

Rien, du beurre c'est bon, tu as du beurre ?

Oui.

Et du savon ? Tu as du savon, parce qu'il y a deux jours il n'en restait presque plus, alors avant le café, j'ai surtout envie de me laver les mains.

C'est bon, il y a encore du savon.

On se rejoint chez toi.

Juste avant d'arriver, je traverse la rue qui mène à son supermarché, la file extérieure atteint 50 mètres. Les futurs clients sont patients et se tiennent à bonne distance.

Matthias est en bas de chez lui parce qu'il a rencontré Ornella. Elle se plaint de la situation. Mais en Italie, où vit sa mère, c'est pire. Pour elle, discuter à distance ce n'est pas un problème, par contre, dans les magasins, toucher les choses c'est au-delà du dégoût, c'est vraiment la peur. Je hausse les épaules. C'est surtout tout ce qui se raconte qui fiche la trouille. Maintenant que je l'ai croisée, j'ai moins envie d'aller faire des courses.

Finalement, le café est servi et nous commençons notre petit-déjeuner. Tu crois que ta fille est heureuse ? On n'en a plus reparlé depuis ton anniversaire. Ecoute, je n'en sais rien et je n'ai pas envie de parler de ça. Là, j'ai un autre problème : le boldo est en train de crever et je ne sais pas ce que je dois faire. Je te l'ai dit : un pot plus grand ! Tes parents, je suis sûr qu'ils ont un grand pot vide. Tu les appelles quand tu rentres chez toi ?

En bas de mon immeuble des voitures, des ouvriers.

Je m'adresse à eux. Un type corpulent avec un gilet orange, un peu plus âgé que moi porte des moustaches en désordre.

Non, l'eau ce n'est pas pour tout de suite. On y travaille, vous voyez.

On fait ça pour vous, pour l'immeuble, ça va prendre son temps. C'est du travail.

(Je le remercie, même si c'est surtout l'autre ouvrier qui trime).

Courage. Mais au fait c'est quoi exactement ?

Une fuite.

Oui, une fuite, mais exactement ?

Une conduite qui a lâché de la rue à l'immeuble. Du sérieux.

Merci. Pour se laver les mains ça va être difficile.

La régie y a pensé et a scotché un gel à la porte d'entrée.

Impossible de survivre sans eau jusqu'à ce soir. Je prends le vélo et pédale en direction du supermarché le plus proche. Par chance, il n'y a pas d'attente. Je mets une double dose d'alcool sur les mains. Je ressorts de là avec des litres d'eau et d'autres choses encore. Le panier accroché au porte-bagage déborde. Les rues basses sont vides, alors je roule aussi vite que possible. Devant la porte d'entrée de l'immeuble, une sonde plongée dans la canalisation clignote. Les ouvriers sont partis manger.

J'en profite pour prendre le journal dans la boîte aux lettres qui se résume à quelques feuilles qui répètent le même sujet en suivant quelques variations. En tournant la dernière page du quotidien, une photographie me retient. Un groupe de Japonais de face, en costume sombre, ils portent tous des masques. Pour signifier que là-bas, on pense au travail et à la reprise. Une deuxième chose m'attire lorsque je survole l'article : une citation de Koichi Nakano, politologue. C'est un article de Libération. Je connaissais un Koichi Nakano lorsque j'avais huit ans. Son père était physicien et comme tant d'autres, il était venu travailler au Cern. Koichi a débarqué dans notre classe sans pouvoir articuler un mot de français. C'était un petit Japonais rondouillard mais qui avait l'air très sympathique. Il est resté à peine deux ans en Suisse et il est reparti, comme un autre élève coréen. Lucie, mon amie d'enfance avait gardé des contacts avec eux quelques temps. Elle est bien plus douée que moi pour ça et surtout, elle le faisait bien avant Facebook.

En tout cas, Lucie était de loin la meilleure en français et surtout en dictée. Mais une fois, elle a été déclassée par Koichi. Notre petit Japonais avait appris le français en un mois et avait réussi une dictée avec une faute seulement. Ça m'avait drôlement marquée. La maîtresse avait fait l'éloge de Koichi, un étranger, qui en l'espace de si peu de temps, nous avait tous dépassés en français. Une seule faute. Koichi avait oublié l'accent circonflexe sur le « i » de boîte. Mince, oublier le petit toit sur le mot boîte. On nous l'avait pourtant répété ! Tellement qu'en plus du toit, on aurait bien ajouté la charpente, l'isolation et toutes les tuiles au circonflexe. Malgré cette erreur, Koichi était devenu la référence de tous en français et surtout un camarade apprécié.

Maintenant, et parce qu'il y a de nouvelles règles de français, Koichi aurait réalisé un sans-faute à la dictée. Mais ce n'est pas très important. Ce qui l'est, c'est qu'il est devenu quelqu'un qui ose dire que le Japon pense à son économie avant la santé de ses citoyens. Koichi, c'est ma nouvelle référence de mondialisation. Un Japonais qui a passé une partie de son enfance en banlieue genevoise, qui est reparti au Japon, et qui est peut-être à Paris, car interviewé par le journal Libération, article repris par le quotidien que je lis à Genève. Je viens de faire le tour du monde, en pensée, la tête me tourne. Je me cuis un œuf.

Brève phase de digestion. J'essaye de me concentrer. Devant l'ordinateur. Mais le bruit inhabituel du marteau piqueur et de la pelle mécanique me détourne de ma tâche. Je prends des photos des grands travaux qui se passent en-dessous de chez moi. Ils en remuent de la terre pour un tuyau percé !

J'envoie des sms avec la photo accompagnée du commentaire :
j'espère pouvoir bientôt tirer la chasse des toilettes, mais j'en doute. Ah Ah Ah !
Aucune réponse.
J'attends dix minutes.

Toujours aucune réponse.



Je téléphone à ma mère. T'as pas un pot de fleur vide de plus de 30 cm de diamètre ?
Ok, Super, ça pourrait intéresser Matthias. Je te téléphone plus tard.

Coucou c'est moi. Mes parents ont un pot de 35 cm de diamètre.
En vélo ? Non, tu n'y penses pas c'est trop lourd, on va le chercher avec la voiture.
Pas tout de suite, baby, je suis au bord de l'Arve. Il y a tellement de monde. C'est comme une
plage au bord de la mer. Personne n'est confiné. Les enfants font des châteaux de sable.
Ah bon, et toi tu fais quoi là-bas ? Tu récoltes du virus ?
Non, je filme, baby.
Ok, quand je suis dans la voiture je t'appelle et je passe te chercher.

Il est bientôt dix-huit heures et tout devient calme.
Comme je n'entends plus les travaux, je tire la chasse. L'eau est revenue.
La vaisselle prend un peu plus de temps que d'habitude. Le reste de l'oeuf au plat a séché sur
les ustensiles, l'assiette et la poêle.

Je descends en bas de chez moi, les clés de la voiture dans la poche. Je croise la voisine du
troisième qui revient du travail. Elle me raconte que les chantiers vont rouvrir avec des sur-
veillants bénévoles. Tu te rends compte ! Je repense à l'article sur le Japon et à Koichi.
A Genève aussi, on veut que ça redémarre, malgré tout.
Céline n'a aucune envie de recommencer à travailler. J'ai besoin de vacances, de partir.
J'avais prévu d'aller visiter mon nouvel amoureux dans le sud de la France. Encore un mois
d'attente.

Matthias m'appelle parce que je suis en retard. Lorsque je me rapproche de son immeuble,
je le vois en bas de chez lui avec la table de massage pliante que Tabata nous avait prêtée et
finalement donnée. Il désire la transporter à notre atelier pour la transformer en un travail
artistique. Il flanque ça sur le siège arrière et prend place à l'avant. Je démarre.

Tu passes par où ? Tu as un nouveau parcours pour aller à l'atelier. Mais pas du tout, je vais
d'abord chez mes parents. Ah bon ? Mais ce n'est pas logique. Et bien pour moi si. Depuis
l'atelier, il suffit de prendre la voie directe pour se retrouver à la campagne. Faire un tour, voir
des espaces et pas seulement un écran et des murs. Et chez tes parents, je reste en bas, dans la
rue ? Je ne sais pas, j'appelle quand on y est. Hello, voilà on est là, on monte ? Le pot attend
devant l'entrée. Je sonne. Tout le monde garde ses distances.
On pénètre quand même dans le hall mais en ne refermant pas la porte derrière nous. Comme
si c'était une manière de laisser le virus potentiel en dehors de ça. On repart assez vite avec
une petite pelle pour chercher un peu de terre.
Je reprends le volant et Matthias commence à me parler. Tes parents s'ennuient, ça me fait de
la peine. Oui, depuis deux-trois jours, j'ai le sentiment que ça devient aussi un peu pénible
pour eux.

En quelques minutes, puisqu'il n'y a pas de circulation, nous accédons à la grande porte de
garage où se trouvent une cinquantaine d'ateliers pour artistes, tous en sous-sol. Matthias
actionne le mécanisme d'ouverture et je roule encore un peu avant de couper le moteur. Cette
fois, on ne croise personne. C'est étrange parce que ça doit vraiment être le dernier endroit
pour choper ce virus. Chacun dépose des choses rapidement et nous repartons en direction de
la campagne. Il y a un peu plus de voitures que l'autre jour lorsque nous étions partis à vélo.
On sent fortement l'odeur dégagée par les véhicules, c'est désagréable. On s'est vite habitués
à de l'air plus pur ou presque.



Tu sais où tu vas ?

Oui, plus ou moins. Aire-la-ville, Russin, je ne sais pas.

Ah oui, Russin, c'est une bonne idée.

Tu sais comment on y va ?

Oui, plus ou moins.

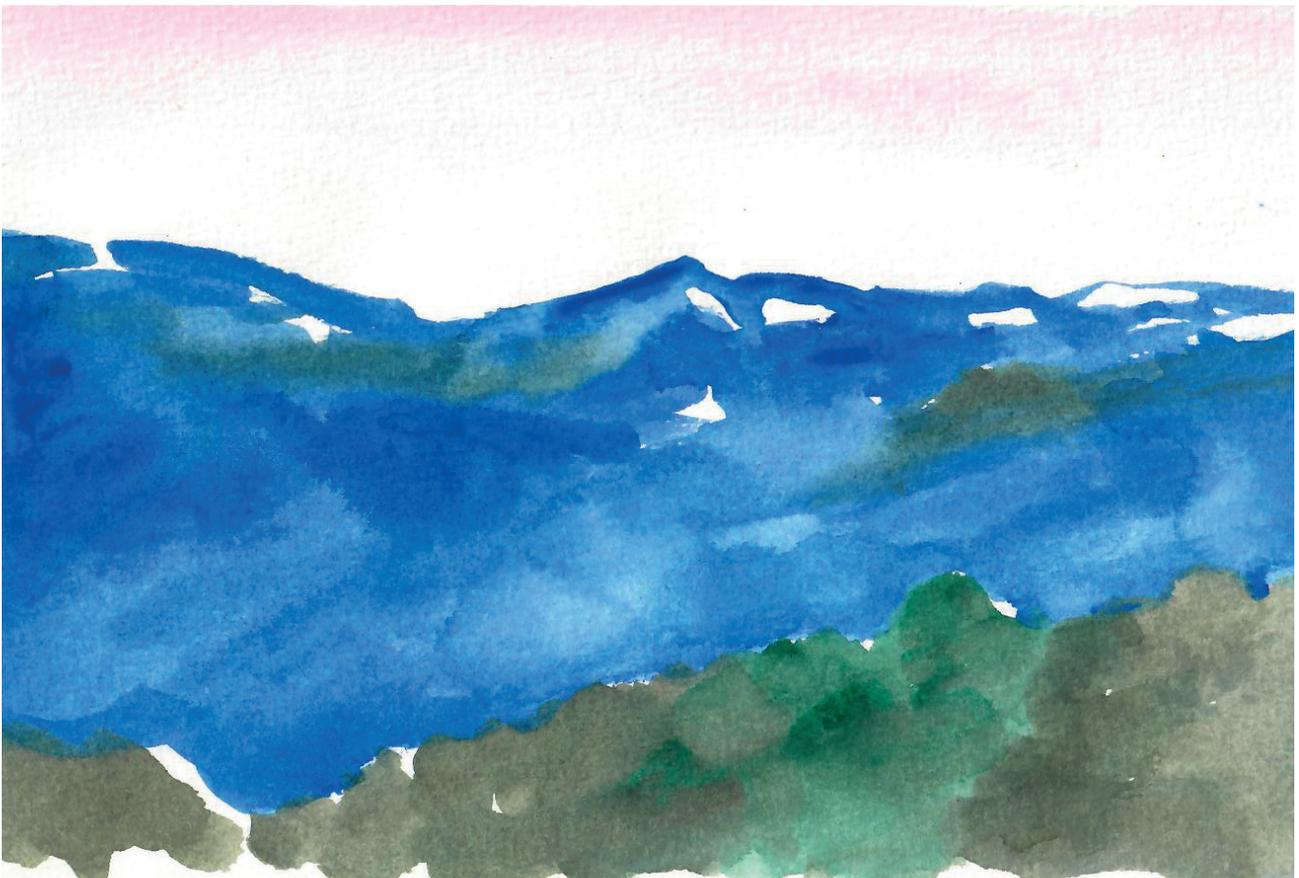
Il faut qu'on s'arrête maintenant, ici par exemple, la nuit est en train de tomber !

Ok. Je tourne d'un coup sec dans un petit chemin agricole et manque de ficher la voiture dans une bouche d'égout dont la grille n'était pas refermée.

dans une bouche d'égout dont la grille n'était pas refermée.

Matthias reprend le volant et s'arrête 50 mètres plus loin, au bord de la route. Il sort de la voiture et filme pour enregistrer un coucou au loin. J'écoute son chant tout en fixant du regard le Jura en direction du Reculet. De cet endroit, j'ai l'impression de pouvoir toucher le relief, attraper la grande croix qui se dessine depuis là. Je parcours la promenade de l'été dernier en cherchant le tracé. Je me repasse les étapes, les paysages, le panorama, les fleurs. Effet de perspective, il me semble toujours que le Reculet domine le Crêt de la neige alors qu'en réalité, c'est le contraire pour trois petits centimètres seulement. Je me demande si cet été, nous pourrons à nouveau le gravir et cette fois-ci en passant par le Crêt de la Neige.

Quand est-ce que les frontières vont rouvrir ?



En plus du chant du coucou c'est maintenant le tambourinage d'un pic-épeiche contre un arbre qui se fait entendre. Je pense au *woodpecker* d'Amar. Lui et sa femme Bénédicte sont partis de Genève et ont préféré le confinement total en France, dans leur maison de campagne où tout est en fleur et où les oiseaux chantent, où l'esprit poétise. Cette situation a mis rapidement en exergue les différents niveaux de vie sociale et économique. Je pense à Woody, le malicieux pic de mon enfance, sa mèche rouge et sa grande gueule pour échapper à d'autres pensées plus déprimantes.

La nuit tombe. Nous décidons de partir. Matthias tient dans la main un sachet plastique rempli d'un peu de terre.

Sur le chemin du retour, je laisse le volant et me contente d'indiquer la route. Tu préfères les endives au jambon ou des brochettes d'agneau ? Je ne sais pas. Des endives, c'est plus rapide non ? Oui, c'est plus rapide. Il s'arrête en bas de chez lui et je vais parquer la voiture.

Les endives sont déjà en train de blanchir lorsque j'accède à la cuisine. Le paquet de jambon est sur la table. Il l'ouvre alors que je commence à éplucher les pommes de terre. Et là, le temps s'arrête. Qu'est-ce qui se passe, pourquoi tu tires cette tête ? Il n'y a plus que cinq tranches de jambon dans le paquet ! Tu te rends compte ? Il y en a toujours eu six. C'est la première fois que ça arrive, on va faire quoi ? Facile, toi et Alexis vous mangerez deux endives avec jambon et moi une, ça me va.

Salut Alexis, ça va ? Ouais, ça va. Tu t'emmerdes ? Demain on en saura un peu plus à la conférence de presse. Quand est-ce que les bars vont rouvrir ? Je n'en peux plus et mes potes n'ont plus, ils n'en peuvent plus. On a besoin de parler, enfin surtout de se voir. Et t'as fait quoi aujourd'hui ? Je me suis levé à seize heures parce que je suis rentré à 7h du mat de chez Robin. Lui et sa copine sont restés un mois sans rencontrer personne. C'est bien mais ça ne rend pas la conversation plus passionnante. Tout tourne en rond autour du virus et puis ça s'épuise. Alors Alexis se lève et dit merci, c'était très bon, mais je suis en ligne avec l'Italie, il faut que j'y retourne. Bon, moi aussi je vais retourner chez moi. Je reprends le sac qui a servi à transporter le pot. Si tu veux. D'ailleurs, j'ai vu un ver dans le sac de terre. D'une certaine manière, lui aussi va devenir un confiné mais dans un pot de 35 cm de diamètre.

Pascale Favre, avril 2020